

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ADMINISTRATION

— ET —

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Strictement d'avance



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère insertion - - 10 cents

Autre " . . . 5 "

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

UN CENTIN

VOL. I

MONTREAL, VENDREDI, 31 DECEMBRE 1886

No 15

Guide du Duelliste Indélicat

Suite.

XIV

LE COUP DU POIVRE.

Vous n'êtes pas content, chose vient de vous administrer une raclée au billard; comme pour vous narguer, un gros père qui a l'air satisfait passe à côté de vous. Il ne faut pas souffrir ça. Du reste vous ne le souffrez pas, et vous enflez votre parapluie dans le bec du bonhomme. Une rencontre est décidée.

Pendant qu'on mesure les épées, vous vous bouches soigneusement le nez avec des petites boulettes de coton, et à l'endroit où vous devez vous aligner, vous avez eu le soin, en arrivant le premier, de semer non pas du tabac à priser, mais du poivre. La couleur foncée du tabac, ça se verrait; du poivre blanc, c'est différent, la couleur se confond avec la poussière, et remplit même beaucoup mieux le but que vous désirez atteindre.

En garde!

Tierce, quarte, contre de tierce, contre de quarte, parez, coupé, et toute la boutique. Marchez, rompez, frappez la terre du pied à chaque instant, traînez bien le pied, de manière à faire de la poussière.

Elle s'élève progressivement, et enfin, elle arrive jusqu'aux narines de votre adversaire, bref, il finit par étourner comme un imbécile.

Profitez du bon moment, et traversez-le moi comme une motte de beurre.

L'honneur est tellement satisfait qu'il prend ses jambes pour des salsifis, et qu'il se les ratisse.

XV

LE COUP DE LA SYNCOPE.

Il pleut, vous guignez un fiacre, mais au moment de grimper dedans, un gaillard s'y introduit par la portière opposée à celle que vous venez d'ouvrir, il s'installe et refuse de vous donner la place.

Furieux vous empoignez son chapeau, et vous le lancez sur l'impériale d'un tramway qui passe.

Compter que le monsieur sera flatté serait une erreur. Loin de vous remercier, il vous attrape au collet et, il n'y a pas à tortiller, il faut en découdre.

Jusqu'à là, c'est charmant, mais vous apprenez dans la soirée, que votre adversaire a déjà envoyé soixante-dix huit clients au vieux Caron.

Ah! alors ça devient moins drôle!

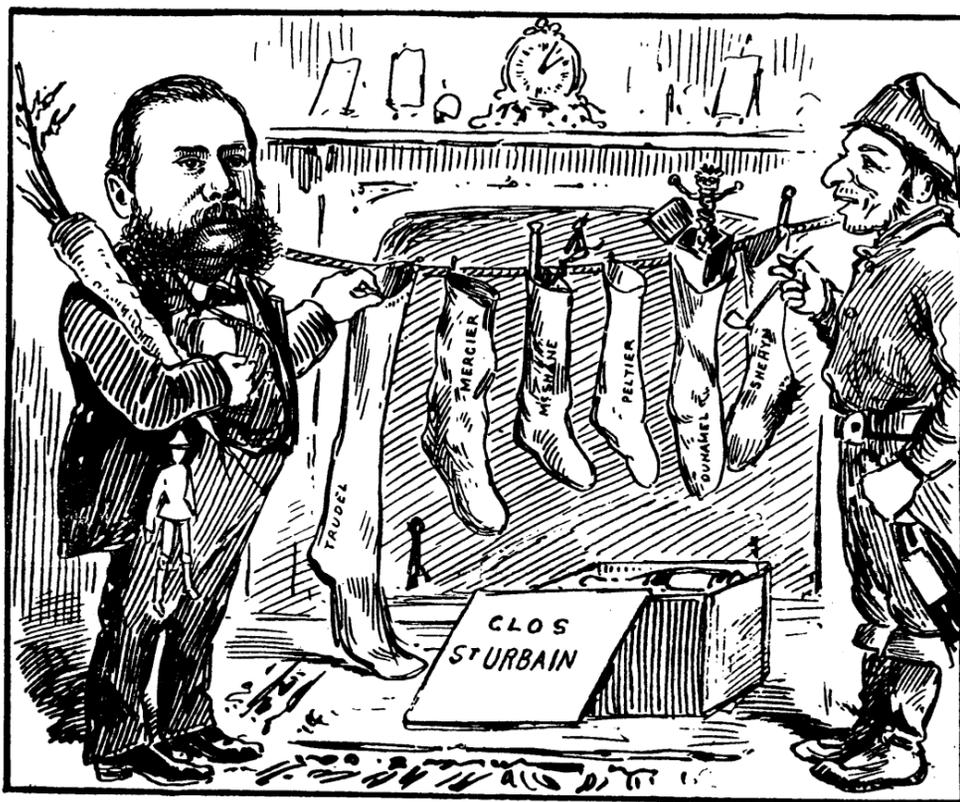
Vous êtes embarrassé, et vous demandez l'heure des trains pour Bruxelles.

Farceur! ne suis-je pas là?

Rendez vous sur le lieu du massacre, seulement emportez avec vous une vieille lettre quelconque.

Au moment de vous aligner, ayez l'air de vouloir la relire encore. Relisez-la en effet. Embrassez-la même. On comprendra votre émotion quand vous la remettrez dans votre poche, et votre peur naturelle vous causera le trouble qu'il faut simuler.

Vous tremblez légèrement—sacrée lettre va!—vous soupirez en levant les yeux au



LES ÉTRENNES A SPENCERWOOD

MASSON (portant des cadeaux du jour de l'an).—Drôle d'idée de Mercier et de ses amis de pendre leurs chaussettes sur une corde. Les autres avaient coutume de les fixer avec des épingles.

LADÉBAUCHE.—Attention, m'sieu, que ces chaussons puent pas bon.

MASSON.—Tiens, la chaussette de Mercier est sale, trop sale. Il faudra l'envoyer au lavage avant que je mette quelque chose dedans, j'attendrai jusqu'à la fin de janvier. Peut-être alors sera-t-elle plus nette. Les chaussettes bleues de Duhamel et de Pelletier sont virées à l'envers—pas d'affaires—McShane et Shehyn, deux bas de soie d'Irlandais, pas d'affaires non plus. La grosse carotte entrera dans le bas du Grand Vicair.

LADÉBAUCHE.—Comme ça, m'sieu, pas d'étrennes pour ces gens-là aujourd'hui. C'est Ross et ses amis qui vont boire le Champagne.

ciel.—Ah! diable de lettre!—Cependant vous saisissez votre arme.

Vous voilà en garde. Ne pressez pas le fer, soyez mou, paraissez n'avoir aucune force.

L'adversaire, lui, ça ne le regarde pas, votre lettre, il n'ose rien dire, mais dans le fond, il se dit:

Toi, mon vieux, tu n'es qu'un fouinard.

Comme votre émotion pourrait durer plusieurs années, les témoins, qui n'ont pas le temps d'attendre, vont frapper les trois coups, ou bien vous dire: Allez! selon les conventions.

N'attendez pas ce signal désastreux.

Qu'avec votre peur dissimulée redouble votre émotion: dans un spasme nerveux, raidissez le bras tout en vous couvrant, allongez lestement et votre homme est fricassé.

Le ciel vous ayant accordé la victoire, fichez-vous du reste, poussez un cri de douleur, tombez à la renverse et faites le mort.

C'est une syncope, il n'y a pas à s'y tromper.

Vous n'avez rien, on s'éreinte à vous soigner, et on ne s'occupe même pas de l'autre qui est nettoyé.

L'honneur est tellement satisfait qu'il propose au gouvernement de faire mettre en couleur le pavage en bois.

XVI

LE COUP DU PARDON.

Un petit coup de pistolet pour changer. N'osant chercher chicane à un monsieur que vous détestez, vous allez trouver un ami, et vous lui dites:

—Mon bon ami, il faut que tu me rendes un service, et surtout que tu me gardes le secret.

—Service...secret...qu'y a-t-il donc?

—Mon cher, j'ai besoin de me poser aux yeux de ma fiancée, pas pour elle si tu veux, car nous nous adorons, mais à cause du père, un vieux commandant qui ne veut que d'un gendre un peu... crâne, et qui romprait tout s'il me croyait homme à reculer d'une semelle dans un cas difficile.

—Bien, alors?

—Alors, nous nous battons demain.

—Comment, avec le vieux militaire! ton beau-père!

—Non. Ah!... farceur! non, pas avec lui, avec toi.

—A...avec moi! tu es fou.

—Du tout! nous nous battons pour rire.

L'ami peut trouver la plaisanterie mauvaise, mais vous l'amadouez au nom de votre amour qui... de votre amour que... bref, il accepte.

Pour ne pas lui donner la corvée trop forte, vous l'autorisez à vous insulter, et comme vous êtes grand, vous lui demandez réparation en consentant à lui laisser le choix des armes.

Il choisit le pistolet, c'est entendu.

Là commence le rôle du monsieur pour lequel vous ne ressentez qu'une affection... modérée.

Vous allez le trouver, et vous lui demandez d'être votre témoin.

S'il refuse, l'affaire n'a pas de suites.

S'il accepte, c'est une autre paire de manches.

On est sur le lieu du combat, les témoins ont chargé les armes, tir à volonté.

L'ami tire le premier—c'est entendu—il vise au diable, vous êtes sauvé.

A votre tour. C'est là où vous êtes beau et généreux:

—J'ai essuyé ton feu, dites-vous à l'ami, moi je te pardonne, tiens!

En prononçant ces belles paroles, vous écartez le bras, et dirigeant votre arme sur le monsieur qui vous inspire peu de sympathie, vous pressez la détente: vous l'avez tué par malheur!

L'honneur est tellement satisfait qu'il en perd la tête.—On offre une récompense honnête à qui la retrouvera.

à continuer.

*. A la fin du dîner. Tout le monde parle, pour ne rien dire, mais très fort, sauf un convive qui ne dit mot. L'un des bavards se tournant vers lui, avec un air de pitié:

—Eh bien, et vous, mon cher, quelle est votre opinion? Vous êtes là comme si vous dormiez.

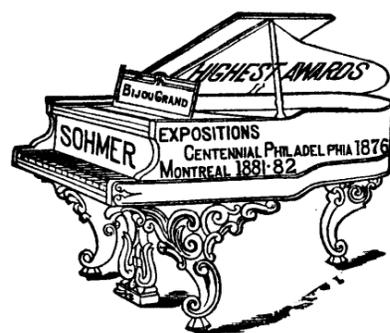
Le monsieur, avec un haussement d'épaules:

—Qu'est-ce que vous voulez que je dise, moi? Des bêtises, comme tout le monde. J'aime autant les écouter!

*. Un député de la droite disait dernièrement à un de ses collègues de la gauche:

—Je n'ai jamais changé d'opinion; je suis légitimiste de naissance.

—J'entends, reprit l'autre, vous êtes un des alliés nés de la monarchie.



SOHMER

Adoptés aux conservatoires de New-York, Boston, Philadelphie, New York College of Music, Fifth Avenue Theatre, Couvent de Villa Maria, Montréal, Couvent du Sacré Cœur à Mahatanville, Couvent de Villa de Sales, Long Island, et dans toutes les principales Institutions d'Amérique. Le Couvent de Maria qui a 8 pianos Sohmer depuis plus de six ans dit que ces pianos sont parfaits sous tous les rapports et ne peuvent pas être surpassés.

— SEULS AGENTS —

LAVIGNE et LAJOIE

1657, RUE NOTRE-DAME, Montréal.

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inva-
riablement payable d'avance. Nous le vendons
aux agents huit cents la douzaine.

Toutes communications doivent être adressées
comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 31 DÉCEMBRE 1886



LE NOUVEL AN

Le VIOLON offre aujourd'hui à ses lec-
teurs ses meilleurs souhaits pour l'année
1887.

Ce qu'il souhaite le plus sincèrement aux
hommes politiques c'est de voir embrouiller
leurs projets de manière à lui fournir de
nombreuses occasions de les faire danser.

Nous n'avons pas besoin d'être prophète
pour prédire que dans un mois nous assiste-
rons au plus beau quadrille qui ait encore
été exécuté dans le pays. Le VIOLON sera
de la partie et fournira la musique.

M. Mercier nous informe qu'il s'est
entendu avec M. Ross pour faire les *steps*
les plus drôles.

Attendons la danse.

LE PETIT BAPTISTE SUR LA RUE
NOTRE-DAME.

Baptiste (huit ans) fils de M. Ladébauche.
Son père M. Labébauche le fait promener
sur la rue Notre-Dame.

Baptiste.—Comment s'appelle c'te rue
qui descend là ?

Ladébauche.—C'est la rue St. Vincent.

Baptiste.—A qui y appartient ce magasin
où y a de si belles images ?

Ladébauche.—C'est à M. Chapleau.

Baptiste.—C'est y ce monsieur Chapleau
qui fait des *speechs* dont tu parles si souvent ?

Ladébauche.—Non, y ne fait pas de
speech celui-là. Il vend de belles images.

Baptiste.—Qué que c'est ça tout ce monde
au coin de la rue St. Vincent ?

Ladébauche.—C'est l'échevin Dufresne,
M. Chapleau et M. Payette. Ils parlent
politique avec leurs amis.

Baptiste.—Ils paraissent tous bien fâchés,
pourquoi ça, poupa ?

Ladébauche.—Ils sont fâchés parcequ'ils
sont rouges.

Baptiste.—Les rouges sont-y toujours
fâchés ?

Ladébauche.—Mais non, p'tit imbécile.
Ils se fâchent quand leur politique ne va pas
bien.

Baptiste.—Est-ce que leur politique va
bien ?

Ladébauche.—Non, parce que tu vois
qu'ils sont fâchés.

Baptiste.—Anparavant leur politique allait
bien ?

Ladébauche.—Non, elle n'allait pas bien.

Baptiste.—Alors, les rouges sont toujours
fâchés, parce que leur politique ne va jamais
bien ?

Ladébauche.—Ah ! tu m'embêtes avec
tes questions.

Baptiste.—De quoi qu'ils parlent, les
rouges du coin.

Ladébauche.—Ils parlent de M. Ross. Ils
sont fâchés contre lui.

Baptiste.—Pourquoi les rouges sont-ils
fâchés contre lui.

Ladébauche.—Parce qu'il ne veut pas
résigner.

Baptiste.—Pourquoi qu'il veut pas rési-
gner M. Ross ?

Ladébauche.—Parce qu'il trouve que sa
politique est bonne. Il ne veut pas laisser
les rouges prendre le gouvernement.

Baptiste.—Pourquoi ça ?

Ladébauche.—Parce que les rouges ne
savent pas gouverner le pays.

Baptiste.—Pourquoi que les rouges
peuvent pas gouverner le pays ?

Ladébauche.—Parcequ'ils n'ont jamais
l'occasion d'apprendre à le gouverner. Ce
sont toujours les Bleus qui tiennent le pou-
voir.

Baptiste.—Les Bleus ça se fache t'y
comme les rouges ?

Ladébauche.—Des fois, mais rarement.
Les Bleus sont des gens tranquilles, ils font
les choses en mossieux.

Baptiste.—Regarde donc ce grand mon-
sieur qui sort de chez Cadieux et Derome.
Comment s'appelle-t il.

Ladébauche.—Mon fils, cet homme est le
sénateur Trudel. Tu as dû voir son por-
trait très souvent dans le VIOLON.

Baptiste.—Ah ! tiens, oui, je le reconnais.
Pourquoi qu'y porte un grand capot long
avec une petite collerette ? les autres mos-
sieux en portent pas comme ça.

Ladébauche.—Cette collerette est portée
par tous les chefs des Castors. Du reste
c'est le costume du Grand Vicair.

Baptiste.—Poupa quel est ce beau mos-
sieu qui parle maintenant à M. Trudel ?

Ladébauche.—C'est l'honorable M. Mer-
cier, le nouveau premier ministre de la pro-
vince de Québec.

Baptiste.—Y a une belle moustache et
des yeux noirs. Ses yeux sont vifs, hein ?
Il paraît ben ami avec le grand Vicair.

Ladébauche.—Assurément, ils sont comme
les doigts de la main.

Baptiste.—M. Trudel, poupa, est-il un
rouge ?

Ladébauche.—Non, je te l'ai déjà dit c'est
un Castor.

Baptiste.—Poupa, tu m'as pas dit ce que
c'était un Castor, hein, c'est y pas vrai ?

Ladébauche.—Le Castor, mon garçon,
c'est une espèce de bleu qui a été inventé
pour faire l'affaire des Rouges. Les Castors
sont toujours mécontents.

Baptiste.—M. Trudel parle ben longtemps
à M. Mercier. Il le tient maintenant par
le bouton de son capot. Pourquoi ça,
poupa ?

Ladébauche.—C'est une habitude du
Grand Vicair. Il tient à ne pas lâcher son
homme. Probablement M. Mercier aura
fait mine de s'en aller.

Baptiste.—Regarde donc à présent, M.
Trudel vient d'arracher le bouton de M.
Mercier. M. Mercier s'en va. Mais qu'est
qu'y fait donc à c't'heure le Grand Vicair ?
Il regarde le bouton et parle tout seul.

Ladébauche.—C'est encore une habitude
du Grand Vicair. Son homme est parti,
mais il garde son bouton. Il parlera comme
ça au bouton pendant plusieurs minutes.

Baptiste.—Qu'est-ce qu'y a de rouge dans
la poche du Grand Vicair.

Ladébauche.—C'est une carotte. M. Tru-
del en a toujours une quantité dans ses poches

Baptiste.—Où prend y ça, toutes ces
carottes là ?

Ladébauche.—Ces carottes il les prend
dans les jardins des presbytères des curés
des Etats-Unis.

Baptiste.—Qu'est-ce qu'y fait avec ces
carottes ?

Ladébauche.—C'est pour faire vivre
l'Etendard.

Baptiste.—Qué que c'est ça l'Etendard ?

Ladébauche.—Tu me bâdres avec tes
questions, je te dirai ça une autre fois.

Au restaurant de 3ème classe :

—Garçon, combien donc de temps gar-
dez-vous vos œufs ?

—Mais, monsieur, jusqu'à ce qu'on les
mange !

UNE VISITE A SPENCER-WOOD

Le jour de l'an, l'honorable M. Mercier est
allé présenter ses hommages à Son Excel-
lence le lieut.-gouverneur L. R. Masson.

Le chef de l'opposition était accompagné
par MM. McShane, Duhamel, Peltier,
Shehyn, Phaneuf, Gus. Lambert et *tutti*
quanti.

Son Excellence reçut ces messieurs dans
son fumoir et leur offrit les rafraîchissements
d'usage. Après les souhaits de l'happinouiè-
re on se mit à causer à la bonne franquette.

Notre correspondant Ladébauche qui
était présent à cette réunion intime nous a
fait parvenir quelques bribes de la conver-
sation entre les politiciens et le lieutenant-
gouverneur. Nous publions ses notes :

Masson.—Mon cher monsieur Mercier,
vous devez être aujourd'hui au comble de
vos vœux. Le pouvoir va vous tomber entre
les mains, d'après toutes les apparences.
J'espère que vous allez vous montrer un peu
gentil. Vous ne prendrez pas le beurre à
poignée. Allez y en douceur.

Mercier.—Votre Excellence ne m'a pas
encore vu à l'œuvre. Je serai aussi gentil
que possible. Vous comprenez bien que je
ne vais pas abuser de mes avantages pour
torturer Ross et ses amis.

Masson.—En poignant Ross ne le ma-
gnez pas trop. C'est un bon garçon qui
n'a jamais fait de mal à personne. Donnez
lui *fair play*.

Phaneuf.—Certainement, Votre Excel-
lence, Mercier est un gentilhomme. Il ne
lui portera pas de coups au-dessous de la
ceinture. Il suivra toutes les règles du mar-
quis de Queensberry.

Gus. Lambert.—Ce n'est pas mon avis.
Mercier tapera du mieux qu'il pourra. Il
suivra mon principe. *Catch where catch can*.

Masson.—Comme ça, je vois que vous
voulez lui couper le respire à la première
rencontre. Vous devriez avoir un peu plus
de ménagement pour un de mes anciens
amis. Ce que je désire, c'est que vous ne
soyez pas trop *rough*.

Duhamel.—Avouez, Excellence, que la
situation est un peu *tough*. Les conserva-
teurs se sont toujours montrés mal à main
vis-à-vis des rouges. Il est bon que hacun
ait son tour.

Masson.—Comment, monsieur Duhamel,
vous me parlez aujourd'hui au nom des
rouges. Il me semblait que vous n'étiez que
simplement national ?

Duhamel.—National, ça s'entend, c'est
comme qui dirait, à moitié rouge et moitié
castor. C'est mucre, voyez vous.

Mercier.—Vous ne vous doutez pas, Ex-
cellence de l'objet de ma visite et de celle
de mes associés. Je voudrais recevoir l'assu-
rance de votre part que le pouvoir va m'ar-
river. Il y a assez longtemps que nous man-
geons notre pain à la fumée du rôt et...

Masson.—Je vous comprends parfaite-
ment. Vous voudriez essayer sur moi l'effet
de votre "round robin." Vous voudriez
avoir vos étrences au jour de l'an. Vous me
donneriez votre *round robin* comme Christ-
mas Box, et moi, de mon côté je vous ferais
cadeau du pouvoir.

Mercier.—C'est un peu ça. Vous êtes
un monsieur d'arrangement. Vous comprenez
notre position, nous aimerions à entrer
en boutique au jour de l'an, de sorte que
nous aurons un compte rond pour les douze
mois. Il me semble que Ross sera assez gen-
til pour résigner avant la fin de janvier.
Plus on attendra longtemps plus on sera en
fureur contre lui. On pourra lui donner de
plus grosses poques.

Masson.—Je suppose que vous aimeriez à
vous mettre en affaire dans une boutique en
bon ordre. Pour cela donnez à Ross le
temps de faire son train. Il n'aura pas trop
d'un mois pour le bordas. Au cas où je vous
appellerais à devenir mon foreman, pouvez
vous me dire aujourd'hui si vous vous pro-
posez de rester bien longtemps dans la
"concerne."

Mercier.—Attention, que je suis pour y
rester longtemps. Je pense que ma "gang"
est assez forte pour me maintenir dans le
chantier pendant au moins une dizaine
d'années.

Masson.—Vous me paraissez bien décidé.
Je crois que je serai obligé de vous donner
une chance à Québec. Lorsque vous des-
cendrez, pas trop de bagage. On ne sait
jamais trop ce qui va arriver. Vous avez
avec vous un tas de castors qui peuvent
vous jouer un mauvais tour. Il n'y a rien
de traître comme un castor. Ça se pique
des fois pour des riens. Méfiez vous de ces
gens-là. Dites à vos amis de ne pas des-
cendre à Québec avec leurs femmes et leurs
enfants ; ni de louer des maisons avec un
long bail.

Soyez prudent, Mercier.

Mercier.—Dans tous les cas, je vais me
gréer au moins pour une année. Au revoir,
Excellence, dans un mois ous vous retrou-
verez-vous.



Nous donnons aujourd'hui le portrait de
l'homme le plus extraordinaire de Montréal,
celui de l'unique aubergiste qui n'a pas
donné de raffe de dindes dans son établisse-
ment, avant les fêtes de la nouvelle année.

La Fête du 28

Mardi dernier, le 28 courant, à l'occasion
de la fête des Saints Innocents, il y a eu une
démonstration des plus touchantes dans les
bureaux de l'Etendard. Les rédacteurs de
ce journal, avec leurs confrères de la Patrie
ont présenté au G. V. Trudel, une adresse
de félicitation, pour le zèle et le patriotisme
qu'il avait déployés pour la cause nationale
pendant l'année 1886.

Le grand-vicaire répondit par quelques
paroles très onctueuses, et donna à ses amis
l'assurance que ses sympathies étaient à
jamais acquises au parti libéral. L'assemblée
se dispersa après avoir poussé trois hurrahs
formidables pour les Saints Innocents.

COUPS D'ARCHET

—Guguste ! qu'est-ce que ta grand'mère
t'a donné pour tes étrences.

—Elle m'a donné un paquet de pétards,
mais elle m'a dit de les ménager pour le
temps du carnaval et pour la fête de la Reine.

M. de Lamothe, le gouverneur de St.
Pierre Miquelon a un éléphant sur les bras.
Un de ses administrés a été condamné à
mort pour meurtre avec préméditation.

Pas de guillotine dans la colonie ?
Que faire du coupable ? Parbleu ! c'est
bien simple, isolez-le et obligez-le de lire
l'Etendard tous les jours.

Le comité de l'Hôtel de-Ville doit com-
mander sous peu un immense drapeau bri-
tannique en tôle galvanisée pour le hisser sur
le pavillon central de l'Hotel-de-Ville pen-
dant le prochain carnaval. Ce sera le seul
moyen d'avoir un drapeau qui résistera au
vent du Nord Est.

Dans une pharmacie de la rue Notre-
Dame.

Un petit garçon demande à l'apothicaire
combien coûtent deux grains de sulfate de
zinc.

—Vingt cinq centins.

—Mais papa est docteur !

—Oh ! dans ce cas, je dois faire un profit
d'au moins cent pour cent. Ça coûtera
seulement deux centins.

Le vrai Brazeau commence l'année 1887
par un coup d'éclat, un coup qui donnera
le vertige à tous les fumeurs. Il annonce
officiellement qu'il a réduit à 5 centins tous
les cigares de 10 centins, et ceux de 5 cen-
tins à 3 centins. Pas d'exception pour
aucune marque de fabrique dans la Puis-
sance. Cigares importés réduits dans les
mêmes proportions, ainsi que pipes et autres
cadeaux du jour de l'An. Le vrai Brazeau
est au No. 47 rue St Laurent.

Grandes manœuvres.

Un général passe auprès d'une batterie
qui semble en pleine activité et que com-
mande un lieutenant de réserve.

Le général s'arrête étonné, et, après avoir
consciencieusement examiné les positions :
—Ah ça ! lieutenant, dit-il brusquement,
sur quoi diable tirez-vous ?

—Mais, mon général, sur l'ordre du colo-
nel.



CORRESPONDANCE.

Monsieur le Rédacteur.

Permettez-moi de vous dire que vous ne nous parlez pas assez souvent de nos échivins. Aujourd'hui plusieurs de ces messieurs ne se gênent pas de dire à leurs amis que l'intérêt de la ville est le moindre de leurs soucis.

Dernièrement, chez un libraire de la rue Notre-Dame, deux de nos édiles se rencontrent, et la conversation tombe tout naturellement sur la dernière séance scandaleuse du Conseil de ville, où les membres s'engueulaient comme des porte-faix.

Un des échivins, qui est bien connu à Montréal pour son intégrité et son indépendance de caractère, fit observer à son collègue qu'il ne considérait pas un siège dans le Conseil comme un honneur, parce qu'il y avait trop d'hommes tarés.

L'autre échevin, qui était moins scrupuleux, dit que quant à lui-même il ne gardait sa place au Conseil que pour servir ses intérêts personnels.

Le premier, à cet aveu, fut un peu surpris, mais il le fut davantage lorsque son confrère l'accusa d'avoir le même mobile dans le Conseil.

Il y eut de gros mots échangés et finalement l'échevin peu scrupuleux souffleta l'autre.

Après ça l'on peut dire que nous avons dans le Conseil un véritable bijou d'échevin.

En vous remerciant pour l'insertion de la présente, je me souscris, monsieur, Votre etc., CIVIS.

Montréal, 24 décembre 1886.

LA BOHEME.

On écrit volontiers ses mémoires aujourd'hui.

Tout homme qui a vécu dans un certain milieu, qui a coudoyé certaines gens, qui a vu, observé, retenu, éprouvé le besoin, un jour ou l'autre, de confier ses souvenirs à un cahier de papier, dont les feuillets seront envoyés à l'imprimerie. Les hommes et même les femmes : il y a bien vingt ans que Thérèse écrivait ou faisait écrire l'histoire de sa vie ; Louise Michel, récemment, publiait un premier tome qui en annonce d'autres ; Cora Pearl a laissé un volume en mourant, et il n'est pas douteux que nous aurons les mémoires de Sarah Bernhardt.

C'est ordinairement quand on vieillit que ce besoin se fait sentir. La fin approchant, on cherche à déposer une carte de visite au bord de sa tombe. On ne veut pas s'en aller tout entier, on veut qu'il reste quelque chose de soi aux générations qui suivront.

Il n'y a pas de mal à cela. Ces monographies multicolores, ces mille et un récits individuels piquent la curiosité des contemporains. A plus forte raison intéresseront-ils l'historien de l'avenir, qui en déduira l'exacte physionomie du dix-neuvième siècle.

On vient de publier à Paris les *Souvenirs de Schœnherd*. Schœnherd, c'est-à-dire le dernier survivant des bohèmes d'Henry Münger, le musicien de ce cénacle dont Rodolphe était le poète, Marcel le peintre et Colline le philosophe.

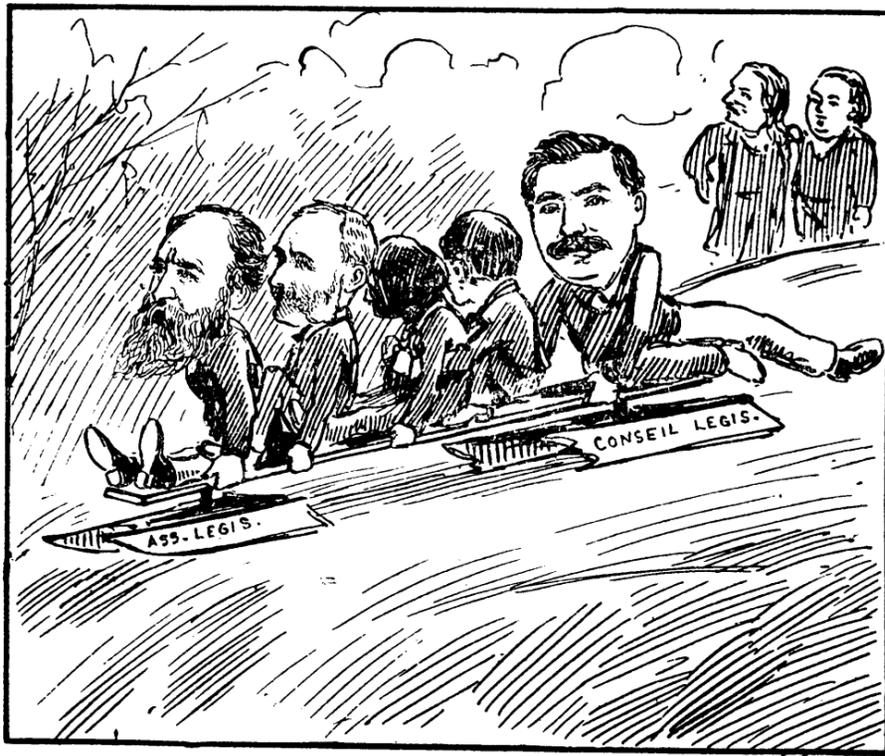
Schœnherd, ou plutôt M. Shanne, est aujourd'hui un gros négociant, fabricant de jouets, dans une rue du Marais. Il n'a pas oublié le bon temps de la joyeuse misère...

Colline, Rodolphe, Marcel, Mimi, Musette, Phémie Teinturière, qui se souvenait de vous ?

Le nom même de votre historien se perd déjà dans la brume des ans.

On connaît bien, au cimetière Montmartre, au bord d'une allée, la tombe d'Henry Münger, voisine de celle de Théophile Gauthier et de Léon Gozlan. Une grisette drapée à l'antique, gracieuse allégorie de la jeunesse, debout à l'extrémité de la pierre tumulaire, y sème des fleurs. Il est impossible de passer indifférent auprès du chef-d'œuvre d'Aimé Millet.

La tombe de Münger fut longtemps entretenue de bouquets de violettes. Une main



LE BOB SLEIGH DE MERCIER

CHAPLEAU.—Regardez donc embarquer, Langevin, as-tu jamais vu une rigging pareille. Le traîneau de derrière va les faire culbuter au milieu de la côte.

clandestine ne la laissait jamais nue. Au jour des Morts, la pierre disparaissait sous les touffes embaumées, et ces bouquets se renouvelaient sans cesse, même quand la terre gelée ne produisait plus de fleurs.

Elle est bien abandonnée, et solitaire, maintenant ; les intempéries la noircissent et la rongent ; il n'y a plus personne pour appeler le sculpteur qui la réparerait.

Est-ce que la main pieuse, qui s'était vouée à son embellissement, a disparu, elle aussi ?

N'est-ce pas plutôt que le nom de Münger n'a plus d'écho, et que son souvenir est désormais enveloppé du voile de l'oubli et de l'indifférence ?

Schœnherd l'a réveillé pour un moment. Rodolphe et Colline, Marcel et Schœnherd, sont des inconnus pour la jeune génération.

Ils vivaient en 1840 et 1850, dignes successeurs de ceux qui avaient livré la bataille d'*Hernani*, et, à cette époque, ils avaient vingt ans.

Ils croyaient que la vie est un éternel printemps. De l'amour leur suffisait, avec de la poésie, de l'art, des aspirations vers un idéal à eux. Ils habitaient le quartier Latin, dans quelque mansarde ouverte à tous les vents qu'ils se partageaient, qu'ils se prêtaient. Ils ne dinaient pas tous les soirs, se préoccupant généralement peu de gagner leur pâture ; mais l'estomac était bon, facile à satisfaire, et il eut au besoin digéré des cailloux. Ils avaient mis en commun la bourse, l'habit, les ressources de l'esprit et de l'imagination. Peu scrupuleux, quand il s'agissait de la réalisation d'un désir, ils couraient après la pièce de cent sous, jusqu'à ce qu'ils l'eussent attrapée.

Séparés quelquefois par le hasard des passions, ils se retrouvaient toujours, l'insouciance au cœur, la gaieté aux lèvres. Ils battaient la campagne parisienne, s'attaquaient aux guinguettes, ayant au bras une Musette ou une Mimi aux rubans envolés.

Etant jeunes, ils ne pensaient pas que cela dût finir.

Quand l'âge vint, ils sentirent le vide de leur existence problématique et rentrèrent dans la vie commune.

Non, la génération actuelle n'a pas connu Colline et Marcel, Schœnherd et Rodolphe. Elle a eu sous les yeux des exemples plus virils.

UNE SCIENCE NOUVELLE.

A Paris, les vieilles chaussures qu'on jette à la boîte aux ordures sont précieusement récoltées par les chevaliers du crochet et de la hotte, et remises ensuite aux patrons des restaurants à bas prix, qui les transforment en beefsteaks ou en aloyaux sauce tomate.

A Bâle, les choses ne se passent pas ainsi. Le docteur Garré, inventeur de la *scarpologie*, ou "l'art de connaître les hommes d'après leurs vieilles chaussures", collectionne pieusement les bottes éculées et les souliers hors d'usage. Et au lieu de les manger, il les étudie. Montrez-lui la chaussure d'un homme après deux mois d'usage, et sur-le-champ il vous analysera son caractère. Voici d'ailleurs les principes fondamentaux de l'art :

1. Talon et semelle pareillement usés indiquent l'homme énergique, entendu en affaires ; la femme fidèle et bonne ménagère. Quand le bord extérieur de la semelle est usé, c'est l'indice certain d'un esprit fantas-

que et braque en ses desseins. Si c'est le bord intérieur, vous êtes en face de l'irrésolution de la faiblesse, de la timidité.

2. Quand les souliers sont usés au bord extérieur, et les pointes du pied un peu rapées, tandis que le reste de la chaussure est comme neuf, le porteur est un fripon, un escarpe, un coupeur de femmes en morceaux.

3. Les jeunes gens se garderont bien d'épouser une jeune fille qui forcerait un pied No. 4 dans un soulier No. 2.

En conséquence, quand vous voudrez juger de visu une personne quelconque, dites-vous bien que c'est la semelle de ses bottes qui est... le miroir de son âme.

VARIETES

On lit dans une feuille très féminine : " Il y a trois sortes de mollets : les tringles, les piliers et les balustres ! "

LA PRINCESSE LOUISE.

Le populaire Restaurant de la Princesse Louise est devenu aujourd'hui la propriété de M. F. Latour, ci-devant de Lanoraie. Le nouveau propriétaire invite le public et les anciens clients de visiter son restaurant, qui vient de subir des réparations considérables. La cuisine est sous la direction d'un chef des plus habiles. Repas à la carte. Primeurs de la saison. Vins des meilleurs crus, etc. Le restaurant de la Princesse Louise est aux Nos. 1634 et 1636 Rue Notre-Dame, coin de la rue St Jean-Baptiste. jno

Le gendre et le médecin : —Eh bien ! docteur, que pensez-vous de l'état de ma belle-mère ? Elle me paraît bien bas...

—Rassurez vous, mon cher... Elle souffre d'un asthme, et c'est un brevet de longévité. —Oh !... vous la guérez, n'est-ce pas ?...

UNE DERNIÈRE CHANCE.

Le stock considérable d'articles de fumeurs importés par A. Nathan, pour les fêtes de Noël et du Jour de l'An, ne restera pas longtemps sur ses rayons pour deux raisons : 10. C'est l'assortiment le mieux choisi et le plus artistique de Montréal. 20. Il est généralement connu que A. Nathan vend invariablement aux prix du gros à ses deux magasins, 71 rue St Laurent, 1916 rue Notre-Dame.

Une jolie annonce trouvée dans l'avenue de Clichy à Paris :

GRAND DÉBALLAGE DE FOULARDS POUR FEMMES AYANT DE PETITS DÉFAUTS

Au premier abord, on hésite, mais au second, plus de doute. Du moment que ce ne sont que de "petits défauts", il est bien évident qu'il s'agit des foulards.

ENCORE UNE MERVEILLE.

Si Bacchus vivait de jours il se pâmait d'aise à l'aspect des tonneaux immenses qui ornent le nouvel établissement de MM. Jos. Gauthier & Cie No. 88 rue St-Laurent. Etrangers, qui venez à Montréal pendant les fêtes, n'oubliez pas d'aller voir les merveilles du Tonneau Rouge, No. 88 rue St-Laurent.

Propos de chambrée. —Sargent, sans vous commander, pourriez-vous me dire ce que c'est que les tles Marquise ? —Certainement, fusilierr... Il est connu que c'est un lieu de déportation pour les personnes de la noblesse...

LE CARNAVAL

Tout indique que nous allons avoir le plus beau carnaval qui se soit jamais vu. Aussi chacun se prépare, et surtout nos hôtels de renom, tel que celui de M. Théotime Lanclôt, coin des rues Ste-Catherine et Sanguinet, qui a fait de grandes réparations à son établissement, et c'est là que vous trouverez les liqueurs les plus pures de Montréal, Vins des crus en renom, Cigares des meilleures marques. Cabinets particuliers. Huîtres en écaillés reçues par express tous les jours. Soupe aux huîtres et le fameux cigare "Théo" à 5 cts. Allez goûter ses Tom and Jerry.

Salle éclairée à la lumière électrique à la disposition des clients.

Les races modernes. On est à la mairie. L'assistance est grave, les hommes surtout sont impressionnés par le mariage civil.

M. le maire prononce la formule, et s'adressant à la jeune personne :

—Vous promettez à votre époux fidélité... Elle baissant ses paupières virginales : —Comme un caniche !

SOUVENIRS DE FAMILLE

Les fêtes approchent, n'attendez pas que la foule encombre les ateliers photographiques. Hâtez vous d'aller poser avec votre famille chez H. Larin qui opère d'après les procédés les plus nouveaux. Pose instantanée. Portraits d'enfants pris en un quart de seconde. Prix des plus modérés, jugez-en. Portraits cabinet (retouchés) \$1.50 la douzaine. Carte de visite 75 cts la douzaine. M. Alfred Bayard, artiste peintre bien connu est attaché à l'établissement. Portraits à l'huile, au crayon, au pastel, portraits photographiés retouchés à l'encre de Chine, et à des prix variés. Ateliers, No. 18 rue St Laurent.

Une belle-mère, accourant tout effarée chez M. Pasteur :

—Ah ! monsieur, s'écrie-t-elle, vous seul pouvez me sauver ! Je viens d'être mordue.. par mon gendre !

LE HÉROS DU JOUR.

La plus grande curiosité qui ait été produite à Montréal pendant les fêtes du nouvel an est assurément le Santa Claus gigantesque, dans la cheminée du populaire restaurant de Frank Labelle, 65 rue Bleury. Une foule incessante admire cette merveille. On y admire aussi chez Frank un chat mécanique et un hibou vivant. Le Santa Claus a été dessiné et construit par Frank lui-même. ins.

Incertitudes de la langue française : On dit : les doigts de la main. On dit : les doigts de pied, et non du pied. Pourquoi ? On dit : sur le boulevard et dans l'avenue ; sur la place et dans la rue. Pourquoi ?

CHEZ DUPERROUZEL.

Le nouveau restaurant Duperrouzel est aujourd'hui parfaitement organisé dans tous ses départements. Les menus de Madame Duperrouzel sont comme par le passé composés des meilleurs plats de la cuisine française. On dine là à la carte pour 20 cents et plus. La cave du restaurant est approvisionnée de vins importés spécialement pour ce restaurant qui est aux Nos. 23 et 25 Côte St Lambert.

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement : un an, \$2.50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal.

LA NIECE DU CAPITAINE

(Suite)

XXXVIII

Mademoiselle Brisset, s'il faut tout dire, devint pourpre d'indignation, et fut sur le point de tomber dans le piège que lui tendait la vieille rusée; mais elle se ravisa fort à propos. Elle pensa que, puisque ses intentions étaient droites et ses motifs généreux, elle n'avait nulle raison de rougir et de s'indigner des sarcasmes de la vieille tante. Elle eut l'inspiration hardie d'en faire du premier coup sa confidente et sa complice.

"J'avoue, dit-elle, que, si vous m'encouragez un peu, j'aurais quelque chose à vous demander.

— Hein! cria la vieille dame en tressautant sur son fauteuil, car elle était loin de s'attendre à un aveu si naïf ou si imprudent.

Ayant ouvert ses deux yeux aussi grands qu'elle les pouvait ouvrir, elle regarda sa petite-nièce bien en face. Il était impossible de jeter seulement les yeux sur le charmant visage de Jeanne sans comprendre tout de suite que ce n'était ni une sottise ni une effrontée.

"On fait de bien vilaines choses pour de l'argent! dit la vieille dame en refermant les yeux.

— Je n'ai jamais fait et je ne ferai jamais de vilaines choses pour de l'argent, répondit tranquillement Jeanne, qui se tenait absolument à son aise depuis que sa résolution était prise.

— Non, c'est notre chat qui fait de vilaines choses! dit la vieille en se servant par habitude d'une forme de langage fort en faveur aux Courtilz. Hé! dis-moi, ma mignonne, qu'est-ce que tu fais en ce moment-ci?

— Je demande un bon conseil à ma tante, qui refuse de m'entendre, et qui me dit des choses très dures, sans que je les aie méritées. Voilà ce que je fais. Maintenant, voulez-vous savoir ce que je ne ferai pas? Eh bien je ne pleurerai pas, quoique vous ayez bien envie de me faire pleurer. Quand vous voudrez faire peur aux gens, vous ferez bien mieux de prendre vos précautions et de ne pas sourire derrière votre main; je viens de vous voir dans la glace!

— Sorcière!" s'écria la vieille dame en riant aux éclats.

XXXIX

Ayant allongé son grand bras, qui n'était pas paralysé, je vous en réponds elle attira Jeanne, qui se laissa doucement glisser à genoux et lui présenta son front.

"Et ton bouquet, dit la vieille dame enchantée de trouver quelqu'un qui lui tenait tête, et ton bouquet, est-ce que tu crois que je ne le vois pas, quoique tu le caches derrière ton dos?

— Il n'est pas pour vous, répondit Jeanne résolument; vous êtes trop méchante. Cependant, si vous êtes bien sage, mais là, ce qui s'appelle bien sage, je vous le donnerai peut-être. Croyez-vous que l'on puisse éprouver du plaisir à faire plaisir à quelqu'un? Faites bien attention à ce que vous allez répondre.

— Cela dépend! répondit la vieille tante, qui ne pouvait résister au désir de taquiner les gens.

— Ce n'est pas une réponse, cela. Vous ne devez répondre que oui ou non.

— Eh bien! oui!

— Je suis partie de la maison avec l'intention de faire plaisir à deux personnes, l'une qui m'aime de tout son cœur, et l'autre qui avait l'air de m'aimer. J'ai commencé tout naturellement par celle qui m'aime de tout son cœur, c'est mon oncle le capitaine, et j'ai fini par celle qui

avait l'air de m'aimer un peu, et qui ne m'aime pas du tout, et qui n'aura pas mon bouquet.

— Mademoiselle Brisset, dit la vieille tante en caressant les cheveux de sa nièce, je ne vois pas dans tout cela ce que vous aviez à me demander."

Jeanne expliqua la détresse de son oncle, ses scrupules, l'engagement qu'elle avait pris, et son embarras pour le tenir, à moins que...

— Oui, oui, dit doucement la vieille tante, je vois ce que c'est, et tu ne pouvais pas mieux tomber qu'en t'adressant à moi.

— Vous consentez à m'aider? dit Jeanne en se relevant avec vivacité.

— Si j'y consens! cria la vieille dame en frappant dans ses mains. Oh oui! j'y consens, pour te rendre service d'abord, et ensuite pour faire pièce à cette...

— C'est la mère de Joseph, ne l'oublions pas!" dit doucement Jeanne en fermant la bouche à la paralytique avec son bouquet de roses.

XL

L'opinion publique, toujours préoccupée de ce qui ne la regarde pas, s'émeut des visites fréquentes de Jeanne chez les vieux Rémy-Françard. Les commères félicitent madame veuve Rémy-Brabançon d'avoir une bru si avisée, qui sait si bien s'insinuer dans les bonnes grâces des parents à héritage; madame Rémy-Brabançon reçoit les félicitations avec des airs modestes, mais elle n'est pas éloignée de croire que c'est elle et non pas Joseph qui a choisi la nièce du capitaine Brisset. Les quatre demoiselles nubiles déclarent que Jeanne est la honte de son sexe, sans prendre la peine d'expliquer pourquoi, en quoi, ni à propos de quoi. La directrice de la poste, plus indulgente, regrette pourtant que Jeanne n'ait pas su conserver l'auréole de poésie dont elle s'était plu à lui entourer la tête.

Les prétendants à la succession Rémy-Françard redoublent d'assiduité autour de la malicieuse paralytique, et fauchent leurs roses à bras-sées pour venir lui en faire hommage. La paralytique rit de leurs courbettes intéressées, s'amuse de leurs tranges grotesques, et fait un cadeau de leurs roses à sa vieille Jeanneton, qui en fleurit sa cuisine du plafond au plancher. Le petit complot que la vieille tante a formé avec Jeanne, en prenant son mari pour complice, l'occupe, l'amuse, l'anime, l'intéresse; jamais elle n'a paru de si belle humeur.

Quand au capitaine Brisset, exilé au fond de la Sologne, il prenait la villégiature en patience, et tuait le temps de son mieux. Dès sept heures du matin il commençait à guetter le facteur rural, qui n'arrive qu'à huit heures. Persuadé qu'il commettait un crime de lèse-hospitalité en soupirant si ardemment après une distraction venue du dehors, il entourait cette démarche si simple du plus profond mystère, changeait chaque jour le lieu de son embuscade. Tantôt il le guettait de sa fenêtre, comme une châtelaine qui attend le retour du croisé; tantôt il se morfondait derrière une haie, au coin d'un mur, dans les broussailles, dans les joncs, dans les roseaux; tantôt, comme un brigand ou comme un loup affamé, il sautait sur le facteur rural, des profondeurs d'un petit bois de pins; tantôt, pour jouir plus tôt du plaisir de lire une lettre qu'il était sûr de recevoir ce jour-là, il faisait ses quatre kilomètres pour prendre la lettre au bureau, et il se trouvait qu'il n'y avait pas de lettre pour lui: tantôt il fuyait devant le facteur pour retarder le moment de la déception, et c'était juste le jour où l'on avait à lui remettre une lettre timbrée des Courtilz.

La fille de Foucault le plaisantait doucement sur ses allures mystérieuses, le gendre de Foucault lui faisait parcourir ses défrichements pour lui montrer les onze espèces de betteraves

qu'il avait réussi à faire pousser et prospérer sur un terrain où il n'avait jamais poussé de betteraves depuis que le monde est monde. Foucault lui-même, pour émoustiller un peu son vieux camarade qui tournait au contemplatif et au mélancolique, lui demandait à brûle-pourpoint, à table, devant dix invités, s'il n'avait jamais songé dans un moment d'ennui à aller chercher de l'or en Californie, ou à se faire soldat-laboureur. Le capitaine bondissait sur sa chaise, et il sentait ses joues devenir pourpres et ses cheveux se dresser d'horreur, à l'idée que tout le monde allait lire sur son front les projets insensés qu'il avait formés dans un moment de désespoir.

Il charmait les gens par sa douceur et sa bonhomie, et il les étonnait par le soin avec lequel il veillait sur sa personne, pour se conformer aux instructions et aux recommandations de sa nièce.

"Prenez patience, lui écrivait sa nièce, nous avançons doucement, mais sûrement: nous avons affaire à une personne dont le cœur est bon, mais dont l'esprit est méfiant et soupçonneux. Ma nouvelle tante, qui est très gaie quand elle ne souffre pas, parlait l'autre soir de vous adopter pour son fils et de vous assurer sa fortune, persuadée que vous deviendriez infailliblement un objet de respect et d'affection pour cette autre personne qui a un faible pour l'argent. Dans les commencements, elle voulait brusquer les choses, et commander tout simplement à cette personne de vous aimer comme vous méritez d'être aimé. Mais j'ai écarté cet expédient, parce qu'on n'aime pas par ordre, brusquement, du jour au lendemain. Encore une fois, prenez patience,

J'espère ne pas tarder longtemps à vous donner le signal du retour."

XLI

Le capitaine attendait en vain le signal et commençait à se désespérer.

La rancune, en effet, est une des passions les plus vivaces, la plus vivace peut-être parmi toutes celles qui agitent, tourmentent et aigrissent notre pauvre âme. C'est comme une flèche barbelée, qui s'enfonce plus profondément à chaque effort que l'on fait pour la retirer. La rancune si durable de Junon est comme le grand ressort de l'Enéide et la cause première de toutes les mésaventures du pauvre Enée. La rancune de madame Rémy-Brabançon, après avoir chassé le capitaine de son foyer, menaçait de le retenir indéfiniment sur les bords du Cosson.

La solution que n'avaient pu trouver jusque-là deux femmes intelligentes, secondées du bonhomme Rémy-Françard, qui était passablement retors, le capitaine, cet homme simple, naïf et sans malice, la trouva à lui tout seul, sans y songer, en cherchant autre chose, comme il arrive d'ordinaire pour les grandes découvertes.

C'était par une belle matinée du commencement de Septembre.

"Il y a quelque chose dans l'air, se dit le capitaine en sautant hors de son lit; je sens que j'aurai une lettre aujourd'hui, j'en suis sûr."

(à continuer.)



J. N. LAMARCHE
RELIEUR
No. 17, RUE SAINTE-THERESE
Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel
MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin et promptitude, et à prix très modérés.

ATTENTION AU FROID
FOURRURES A BON MARCHÉ

Les lecteurs du VIOLON sont invités à venir examiner les dernières importations de fourrures de C. ROBERT & CIE. Ces fourrures sont marquées à des prix si bas qu'elles ne resteront pas longtemps sur les rayons.
Capots en Mouton de Perse de \$100 en montant.
Capots en Astrakan.
Capots en chien de Russie noir.
Manteaux en Astrakan et en Bocaro.
Gants Napa Buck.
Casques et garnitures en fourrure à des prix qui défient la concurrence, chez

C. ROBERT & CIE
OIN DES RUES ST. LAURENT ET VITRE.

AUX PATINEURS
GRANDE OUVERTURE DU
PALAIS DE LA PUISSANCE

957—RUE STE-CATHERINE—957
(Entre les rues St-Dominique et St-Constant,
SAMEDI, LE 4 COURANT
Musique par les Membres de la Musique de la Cit
ADMISSION, 10 CTS.



UNE INNOVATION

Bonne nouvelle pour les gourmets. Le père Cizol vient d'introduire dans son restaurant les véritables Chinois de la Mère Moreau, pruneaux, pêches, cerises à l'eau-de-vie, le Punch Cizol-Rien de mieux pour arroser ses pieds de cochon-jino
P. CIZOL, 72 rue St. Laurent

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE,
IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER,
IMPRESSIONS DE COMMERCE
ETC., ETC., ETC.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE

D'EXECUTER LES COMMANDES LES PLUS CONSIDERABLES SOUS LE PLUS BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU,
GÉRANT

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au bureau de LA MINERVE, No 45, Place Jacques Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1540 rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel-de-Ville.

Imp. par l'Imprimerie Générale, 45 Place Jacqu.-Cartier
CHARLES BELLEAU, gérant.